

CHAPITRE VII.

Des diverses espèces de Pulmonies, & de la Consomption.

§ I.

De la Pulmonie, ou de la Phthisie proprement dite.

LA *pulmonie* est une Maladie qui mine & consume tout le corps (1). Elle est l'effet ou d'un *ulcère*, ou de *tubercules*, ou de *concrétions* dans les *poumons* (2) : elle peut encore être produite par un *empyème*, par une *atrophie nerveuse*, par une *cachexie*, &c.

Le Docteur ARBUTHNOTT observe que, de son temps, la *pulmonie* enlevait plus d'un dixième des personnes qui mouraient dans Londres & aux environs. Il y a lieu de croire qu'elle en enlève encore davantage aujourd'hui; & nous sommes certains

(1) C'est probablement d'après ces effets, que les Anglois donnent encore le nom de *consomption* à cette Maladie. C'est par la même raison que les Médecins la nomment *phthisie*, mot grec, qui signifie se flétrir, se sécher de langueur. On l'appelle communément *pulmonie*, parce que le siège du mal est dans le *poumon*.

(2) Il est bien difficile de s'assurer de l'existence des *tubercules* dans les *poumons*. La *toux sèche* & habituelle est le *symptôme* qui les indique avec le plus de certitude : cependant cette *toux* a quelquefois lieu, quoiqu'il n'y en ait pas, que la *poitrine* soit, au contraire, inondée de *pus*. Il y a des malades qui rendent des *tubercules* avec les *crachats*, & cette circonstance est la seule où l'on puisse assurer positivement qu'il y en a.

Caractères
de la Pulmo-
nie. Maladies
dont elle est
l'effet.

Combien
cette Mala-
die est meur-
trière.

Noms divers
que porte la
pulmonie.

certaines qu'elle n'est pas moins funeste dans quelques autres Villes de l'Angleterre qu'à Londres.

Les jeunes personnes, entre quinze & trente ans, qui sont d'une stature déliée, qui ont le cou long, les épaules hautes, la poitrine étroite & serrée, sont le plus exposées à cette Maladie.

La pulmonie est plus générale en Angleterre, que dans toutes les autres parties du monde : ce qui est peut-être causé par le trop grand usage de nourritures animales & de liqueurs fortes ; par les travaux sédentaires, par la grande quantité de charbon de terre que l'on brûle dans ce Royaume. Ajoutons à toutes ces causes les variations perpétuelles de l'atmosphère, ou l'inconstance des saisons (3).

(3) Quoique cette Maladie soit moins commune en France, cependant il n'est personne qui ne s'aperçoive qu'elle y est plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois. Les Villes nous en fournissent des exemples journaliers, & les campagnes elles-mêmes n'en sont pas exemptes. Cependant nous ne pouvons en accuser, ni les substances animales, que nous mangeons en quantité infiniment moindre que nos voisins ; ni le charbon de terre, dont nous ne faisons que peu d'usage ; ni les variations de l'atmosphère, notre climat étant, à cet égard, un des mieux partagés. Mais il faut en accuser nos travaux sédentaires ; nos excès en tout genre ; nos débauches de toute espèce ; l'abus du café ; l'usage meurtrier du maillot & des corps de baleine, comme nous l'avons fait voir, Tome I, Chap. I, p. 36 & 39, & note 9 ; & Chap. V, § I, Art. I. de ce Volume. Il faut en accuser le libertinage, & surtout cette abominable pratique, la Masturbation, dont nous décrivons les effets, Tome IV, Chap. LVII, § III, Art. IV, à laquelle sont livrés les jeunes gens, presque au sortir de l'enfance. Il seroit bien à désirer que les Maîtres & les Instituteurs veillassent de plus près à ce qui se passe dans les dortoirs ; & qu'en rendant aux pères & mères des jeunes gens instruits dans les Lettres, ils leur rendissent aussi

Qui sont
ceux qui y
sont le plus
exposés.

La pulmo-
nie est plus
générale en
Angleterre
que par-tout
ailleurs.
Pourquoi ?

Causes pour
lesquelles
elle devient
commune en
France.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Pulmonie.

Toutes, celles de la fluxion de poitrine.

Nous avons déjà fait observer que l'*inflammation de poitrine* se termine souvent par un *abcès*. En conséquence, tout ce qui dispose à la *péricapnemonie*, c'est-à-dire, à la *fluxion de poitrine*, peut être considéré comme cause de la *pulmonie*.

Maladies qui peuvent occasionner la pulmonie.

D'autres Maladies, en viciant les humeurs, peuvent encore l'occasionner. Telles sont le *scorbut*, les *écrouelles*, la *maladie vénérienne*, l'*asthme*, la *petite-vérole*, la *rougeole*, &c.

Causes particulières.

Comme on ne guérit presque jamais la *pulmonie*, nous allons tâcher d'en indiquer les causes d'une manière plus particulière, afin de mettre les hommes plus à portée de les éviter.

L'air renfermé, ou mal-sain.

Ces causes sont, 1^o, l'*air renfermé*, ou mal-sain. L'*air* qui séjourne dans un lieu qui est imprégné de la vapeur des *métaux* ou des *minéraux*, nuit singulièrement aux *poumons*, dont il *corrode* & brise souvent les *vaisseaux tendres* & délicats (4).

Les passions fortes, les affections de l'ame, &c.

2^o. Les *passions* violentes, les efforts d'*esprit*, les affections de l'*ame*, le *chagrin*, les contrariétés, la douleur, l'*application opiniâtre* à l'é-

des hommes pénétrés d'horreur pour un crime qui insulte autant aux mœurs qu'à la Religion, & qui fait rougir la Nature, dont il est l'assassin.

Pourquoi les ouvriers qui emploient le cuivre, sont sujets à la pulmonie.

(4) Le *cuivre*, comme le *métal* le plus commun de tous ceux qu'on travaille dans les Villes, nous fournit tous les jours des exemples frappans de cette vérité. Il n'est pas rare de voir des Horlogers, des faiseurs d'instrumens de Mathématiques, &c., mourir de *pulmonie*. Il est donc de la plus grande importance pour tous ces ouvriers, que leurs laboratoires soient construits de manière que l'*air* puisse y circuler dans tous les sens, & qu'ils ne restent pas trop long-temps de suite à leur travail. Il faut lire ce que nous en avons déjà dit, Tome II, Chap. III, § II, & le Chap. IV du même Vol.

tude d'un Art ou d'une Science difficile, &c.

3°. Les évacuations excessives, telles que les sueurs abondantes, les cours de ventre opiniâtres, le diabète, l'abus des plaisirs de l'amour, les fleurs blanches, les pertes, l'allaitement trop longtemps prolongé, &c.

Toute espèce d'évacuations excessives.

4°. La suppression subite de quelqu'évacuation accoutumée, telle que celles des hémorrhoides fluentes, de la sueur des pieds, du saignement de nez, des règles, des cautères, des ulcères, ou d'une éruption quelconque.

La suppression d'une évacuation accoutumée.

5°. Les accidents occasionnés par des causes externes, la pierre, &c. J'ai vu une pulmonie confirmée, qui étoit due à un petit os arrêté dans la trachée-artère, ou dans les bronches. Le malade rejeta à la fin cette portion d'os, avec une grande quantité de pus, & il recouvra la santé, au moyen du régime approprié & de l'usage du quinquina.

Des accidents occasionnés par des causes externes. Exemple.

6°. Le passage subit d'un climat chaud à un climat très-froid; le changement dans les habits, ou dans tout ce qui peut occasionner une diminution considérable dans la transpiration.

La suppression de la transpiration.

7°. Les débauches fréquentes & excessives, les veilles prolongées & la boisson de liqueurs fortes, ce qui va ordinairement de compagnie, au moins en Angleterre, ne peuvent manquer d'affecter les poumons: aussi ce qu'on appelle un bon Compagnon, meurt-il souvent victime de cette Maladie, comme on l'a fait voir ci-devant, note 3 de ce Chapitre.

Tous les excès.

8°. La contagion. La pulmonie se gagne souvent en couchant avec une personne atteinte de cette Maladie: on doit donc soigneusement l'éviter. Il n'en peut rien résulter de fort utile

La contagion.

pour le malade, & cela peut être fort dangereux pour les gens en santé (5).

Certains
métiers &
certaines
professions.

9°. Les diverses occupations de la vie. Les Ouvriers qui se tiennent assis trop long-temps, qui sont perpétuellement courbés, ou qui pressent leur *estomac* & leur *poitrine* contre un corps dur, tels que les Couteliers, les Tailleurs, les Cordonniers, &c., meurent souvent de *pulmonie*. Les Chanteurs, les Chanteuses, tous ceux qui forcent souvent l'action des *poumons*, en périssent plus ou moins promptement.

Le froid &
l'humidité.)

10°. Le froid. Les commencemens de la *pulmonie* sont plus souvent dus à l'humidité des pieds, des lits, des habits, au serain, &c., qu'à toute autre cause.

Les alimens
salés &
échauffans.

11°. Les *alimens* salés, assaisonnés, aromatisés, qui échauffent, enflamment le *sang*, sont encore des causes très-fréquentes de cette Maladie.

Un vice hé-
réditaire.

12°. Enfin, la *pulmonie* est souvent due à un vice héréditaire; & dans ce cas, elle est, en général, incurable.

(5) Ainsi que nous l'avons prouvé par les observations rapportées, note 6, du Chap. I, du 1^{er}. Vol. Mais il n'est pas nécessaire de coucher avec les *Phthisiques* pour gagner cette Maladie. Le Médecin de Groningue, dont nous parlons dans cette note 6, dit que la servante qui avoit donné ses soins à ses Maîtres, tomba aussi dans une *consomption* qui devint mortelle; & qu'un autre domestique, qui avoit encore respiré moins assidûment l'air de la chambre des malades, devint aussi *phthisique*, & mourut quelque temps après. Ces faits, qu'on pourroit multiplier, sont tirés d'une lettre adressée aux Auteurs du Journal de Paris, & consignée dans le N° 294, du 20 Octobre 1780, de ce Journal.

ARTICLE II.

Symptômes de la Pulmonie.

LA *pulmonie* commence ordinairement par <sup>Symp-
tômes de la
pulmonie
commen-
çante.</sup> une *toux* sèche, qui souvent continue pendant quelques mois. Si, dans ce cas, le malade éprouve des envies de vomir après avoir mangé, il y a encore plus de raison de craindre une *pulmonia* prochaine.

Le malade se plaint alors d'un degré de chaleur plus considérable que dans l'état naturel, d'une douleur & d'une oppression de *poitrine*, surtout après avoir fait quelque mouvement. Ses *crachats* sont d'un goût salé, & souvent mêlés de sang.

Il est souvent triste & *mélancolique* : son appétit est mauvais : il est très-altéré : cependant le *pouls* est pour l'ordinaire, *fréquent*, *mou* & *petit* ; quelquefois aussi il est assez *plein*, quelquefois même il est *dur*. Tels sont les signes les plus ordinaires qui accompagnent les commencemens de la *pulmonie*.

Bientôt les *crachats* commencent à prendre une teinte verdâtre, blanche, ou sanguinolente. Le <sup>Symp-
tômes de la
pulmonie
confirmée.</sup> malade est consumé par une *fièvre hétique* & par des sueurs *colliquatives*, qui se succèdent alternativement, c'est-à-dire, l'une vers le soir, & l'autre vers le matin. Il est encore épuisé par le *cours de ventre* & un *flux excessif d'urine* ; *symptômes* fâcheux, qu'on observe souvent à cette époque.

Il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains : ses joues se couvrent d'une rougeur foncée après le repas : les doigts s'amincissent sensiblement ; les ongles deviennent convexes, & les cheveux tombent.

Enfin, l'enflure des pieds & des jambes ; la <sup>Symp-
tômes du
dernier des</sup> perte totale des forces ; le renflement ; des yeux

gré de la pul-
monie.

la difficulté d'avaler; le froid des *extrémités*, annoncent l'approche immédiate de la mort, que le malade cependant croit rarement être si près.

Telle est la marche ordinaire de cette maladie cruelle, qui, si elle n'est promptement arrêtée dans les commencemens, triomphe communément de tous les *remèdes*.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Volume.)

ARTICLE III.

Régime que doivent suivre les Malades atteints de Pulmonie.

Changement
d'air.

Il faut, aux premières apparences de la *pulmonie*, que le malade quitte, sans balancer, sa demeure, s'il vit dans une grande Ville, ou dans un lieu où l'air est renfermé, pour aller demeurer à la campagne, dans un endroit où l'air soit pur, sec & où il circule librement.

Exercice, &
de préféren-
ce celui du
cheval. Pour-
quoi?

Là, il ne doit point rester dans l'inaction, mais, au contraire, prendre tous les jours autant d'*exercice* que son état pourra le permettre. Le meilleur *exercice*, dans ce cas, est celui du cheval, parce qu'il donne au corps beaucoup de mouvement, sans causer beaucoup de fatigue. Ceux qui ne peuvent se procurer cet *exercice*, doivent aller en voiture.

Règles qu'il
faut suivre
dans l'exerci-
ce du cheval.
Son impor-
tance & ses
effets, quand
on le com-
mence de
bonne heure.

Le malade ne montera à cheval que le matin, & aura soin d'en descendre, une demi-heure, au plus tard, avant le dîner; sans quoi cet *exercice* lui feroit souvent plus de mal que de bien: mais il faut, à quelque prix que ce soit, qu'il prenne cet *exercice*: sa vie en dépend, ainsi qu'il a déjà été dit, Tome I, Chap. V. On peut le regarder comme un *remède* presque infallible, quand on

le commence de bonne heure, & qu'on le continue pendant un temps convenable (6).

Il est bien fâcheux que ceux qui conduisent les malades atteints de cette Maladie, ne recommandent presque jamais l'exercice du cheval, que quand le malade n'est plus en état de le supporter, ou que le mal est devenu incurable.

En général, on conseille l'exercice du cheval trop tard.

(6) C'est surtout dans cette première période de la Maladie, que cet exercice est un vrai spécifique. Le peuple, peu instruit, dit M. TISSOT, ne regarde comme remède, que ce qu'on avale. Il a peu de foi au régime & aux autres secours diététiques, & il regarde l'exercice du cheval comme inutile. C'est une erreur dangereuse, dont je voudrais le désabuser. Ce secours est le plus efficace de tous : c'est celui sans lequel on ne peut point espérer de guérir le mal, quand il est grave; celui qui peut presque le guérir seul, pourvu qu'on ne prenne point d'alimens contraires. Enfin, on l'a regardé avec assez de raison, comme le vrai spécifique de cette Maladie.

L'exercice du cheval est un spécifique contre la pulmonie, s'il est pris dans les commencemens, & continué pendant un temps convenable.

On doit pourtant observer, qu'il ne convient plus dès que la fièvre est forte & continue; dès que le malade est très-foible, parce qu'à cette époque tout mouvement devient nuisible.

Temps de la maladie où il ne convient plus.

La marque sûre à laquelle on reconnoît que l'exercice du cheval fait du bien, est qu'au lieu d'augmenter la vitesse du pouls, il la ralentit, c'est-à-dire que le pouls doit être moins fréquent une demi-heure après être descendu de cheval, qu'avant d'y être monté : c'est qu'il augmente les forces, qu'il procure un bien-être, qu'il diminue la toux & l'oppression, &c.

Signes auxquels on reconnoît que l'exercice du cheval fait du bien.

On ne doit monter à cheval que le matin, à l'heure où il n'y a point de fièvre, & où elle est le moins sensible; mais jamais, ni immédiatement après avoir mangé, ni pendant le redoublement du soir.

Heures de la journée où il faut monter à cheval.

Ce seroit se tromper que de croire qu'il suffit de monter à cheval pour se guérir. Les spécifiques les plus décidés, comme le mercure, le quinquina, ne sont utiles, dans les maux mêmes dont ils sont les remèdes, qu'autant qu'ils sont sagement dirigés : il en est ainsi de l'exercice du cheval dans la pulmonie, qui souvent est au dessus de la portée des meilleurs remèdes.

Indifférence
des malades
pour tout ce
qui ne porte
pas le nom de
remède.

De leur côté, les malades ne font que trop portés à regarder avec indifférence les moyens de guérison qu'ils ont sous la main, & qui dépendent d'eux. Ils ne peuvent se persuader qu'un *exercice* si commun devienne un *remède* dans une Maladie si opiniâtre: de là ils le rejettent, tandis qu'ils recherchent avidement des secours dans la Médecine, par la seule raison qu'ils ne l'entendent pas.

Les voyages
par terre.

Les voyages d'une certaine étendue, en créant l'esprit par le changement continuel des objets, sont préférables à de petites courses où on passe & repasse sur le même terrain. Cependant le malade doit prendre garde de s'*enrhumer* par de telles courses, ou par des lits, des habits humides, &c.

Voyages à la
mer, utiles
même lorsqu'
la pulmo-
nie est à
son dernier
dégré.

Ceux qui auront la force & le courage d'entreprendre un assez long voyage par mer, en retireront le plus grand avantage. J'ai vu souvent ce moyen réussir dans le temps même où la *pulmonie* paroissoit, selon toutes les apparences, à son dernier degré, & où tous les *remèdes* avoient échoué. De là il paroît raisonnable de conclure, que si on entreprenoit à temps un voyage par mer, rarement manqueroit-il son effet, c'est-à-dire, de guérir cette Maladie (a).

Provisions

Les personnes qui voudront tenter ce moyen,

(a) Si les voyages à la mer ne procurent point les avantages qu'on est en droit d'en attendre, c'est surtout, 1^o, parce que les Médecins ne les ordonnent que quand la Maladie est trop avancée: 2^o, parce qu'ils ne font pas d'un assez long cours. Un malade qui ne retire aucun soulagement de croiser seulement dans le canal, pourroit être complètement guéri, s'il croisoit dans la mer Atlantique. Car on a toutes les raisons de croire qu'un voyage de cette espèce, s'il est assez prolongé, manquera rarement de guérir la *consomption*.

doivent se pourvoir de toutes les substances fraî-
ches dont elles pourront avoir besoin pendant
tout le temps qu'elles seront à la mer. Comme on
ne peut, dans ce cas, faire la provision de *lait*, il
faudra qu'elles vivent de fruits, de bouillons de
poulet, ou de tous les autres jeunes animaux qui
peuvent se conserver à bord, & dont nous avons
fait l'énumération, Tom. I, § I & article III du
Chap. II.

nécessaires
aux pulmo-
niques dans
les voyages
à la mer.

Il est inutile d'ajouter que ces voyages doivent
être effectués autant qu'il est possible, dans la
belle saison, & qu'ils doivent toujours être diri-
gés vers les pays chauds (7).

Saisons dans
lesquelles ils
doivent être
effectués, &
vers quels
climats.

Ceux qui n'ont pas le courage d'entreprendre
ces voyages par mer, doivent se transporter dans
les climats du midi, comme dans le Sud de la

Ce que
doivent faire
ceux qui ne
peuvent pas

(7) Le conseil que donne l'Auteur, de voyager à la mer,
pour se guérir de la *pulmonie*, n'est pas donné au hasard. Le
Docteur GILCHRIST, compatriote de M. BUCHAN, a
publié, en 1771, un ouvrage qui a pour objet l'utilité de ces
voyages; & il prouve, par une foule d'observations, toutes
plus intéressantes les unes que les autres, que ce remède im-
portant a réussi dans mille circonstances où tous les autres
avoient été infructueux. Il n'est pas permis de douter de la
vérité de ces observations. L'Auteur, connu par ses lumières
& par sa probité, ne rapporte que les siennes ou celles des
Médecins les plus dignes de foi. Cet Ouvrage est intitulé :
*The use of Sea Voyages in Medicine; and particularly in a Con-
sumption: With observations on that disease. By Ebenezer GIL-
CHRIST, M. D.*

Nous nous réunissons donc avec M. BUCHAN, pour
engager ceux de nos Compatriotes attaqués de cette funeste
Maladie, à entreprendre ces voyages, quand leurs facultés le
leur permettront : Pour les autres, quoique notre climat soit
plus favorable que celui d'Angleterre, nous leur conseillons
cependant de changer d'*air*; ceux du Nord de la France pas-
seront au Midi, & ceux du Midi passeront, ou en Italie, ou
en Espagne, ou en Portugal, &c.

voyager à France, en Espagne, en Portugal, &c.; & si l'air de ces contrées leur convient, y rester jusqu'à ce que leur fanté soit entièrement rétablie.

Quelle doit être la diète du malade. Après un bon air & l'exercice, nous devons recommander une attention particulière à la diète. Le malade ne doit rien manger qui soit échauffant, ou de difficile digestion: sa boisson doit être d'une qualité adoucissante & rafraîchissante. Comme tout le but de la diète doit être de diminuer l'acrimonie des humeurs, de nourrir le malade, & de soutenir ses forces languissantes, il doit en conséquence user principalement des substances végétales & de lait.

Les diverses espèces de laits. Lait d'ânesse. Il faut qu'il fasse une grande partie de la nourriture. Le lait seul a plus de vertu dans cette Maladie que tous les remèdes de la Matière Médicale. On convient généralement que l'on doit préférer le lait d'ânesse à tout autre; mais on n'est pas toujours dans le cas d'en avoir. De plus, on le prend ordinairement en trop petite quantité; tandis que, pour que ce lait produise des effets marqués, il faut qu'il fasse une grande partie de la nourriture du malade.

Pourquoi il fait rarement l'effet qu'on doit en attendre. On voit des gens qui veulent qu'un demi-fetier ou deux de lait d'ânesse, bus dans les vingt-quatre heures, soient capables de produire un changement considérable dans les humeurs d'un adulte; & quand ils n'en aperçoivent pas promptement les effets, ils perdent courage & l'abandonnent. De là il arrive que ce remède, quoique excellent, produit rarement de guérison. La raison en est claire; on le prend ordinairement trop tard, en trop petite quantité, & on l'abandonne trop tôt.

Dans quel temps de la Maladie il faut l'administrer. J'ai vu des effets extraordinaires du lait d'ânesse, dans une toux opiniâtre qui menaçoit de la pulmonie; & je crois fermement que si on le

prescrivoit dans cette période de la Maladie, il manqueroit rarement de guérir. Mais si l'on attend, pour employer cette espèce de *lait*, ou toute autre, quel *ulcère* du *poumon* soit formé, comme cela n'est que trop ordinaire, quel succès peut-on en attendre?

Le *lait d'âne* doit être bu, autant qu'il est possible, dans la chaleur naturelle, c'est-à-dire, au degré de chaleur qu'il a quand il vient d'être tiré, & un adulte doit en prendre un demi-setier à la fois. Au lieu de ne répéter cette quantité que le soir & le matin seulement, il doit en prendre quatre fois par jour, ou au moins trois: il mangera un peu de pain léger avec ce *lait*, afin qu'il lui serve de repas.

A quelle chaleur & dans quelle quantité le lait d'âne doit être pris.

S'il arrive que ce *lait* purge, on y ajoutera de la vieille *conserve de rose*, & à son défaut, de la poudre de *pattes d'écrevisses* ou de la *craie*.

Ce qu'il faut faire quand il purge.

On a coutume d'ordonner de boire le *lait d'âne* chaud & dans le lit; mais pris de cette manière, il excite ordinairement la *sueur*: en conséquence, il vaudroit peut-être mieux le prendre après être levé.

Il ne faut le prendre ni chaud, ni dans le lit.

Nous avons des guérisons merveilleuses de cette maladie, produites par le *lait de femme*. Si l'on pouvoit en avoir une quantité suffisante, nous le recommanderions, comme préférable à tout autre: mais il seroit plus avantageux que le malade le prit à la mamelle, qu'après qu'il en a été tiré.

Lait de femme.

J'ai connu un homme, réduit à un tel degré de foiblesse, par la *pulmonie*, qu'il étoit incapable de se retourner dans son lit. Sa femme qui, dans ce temps-là, nourrissoit un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme se mit à teter sa femme, uniquement pour la soulager, & nullement dans la pensée de retirer aucun bien de son *lait*. Cepen-

Observation sur les excellents effets de ce lait.

dant en ayant éprouvé un soulagement considérable, il continua de la teter, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli; enfin c'est aujourd'hui un homme fort & plein de santé (8).

Lait de beurre.
16.

Il y en a qui préfèrent le *lait de beurre* (*la battue*) à tout autre; & c'est un remède excellent, quand l'estomac peut le supporter. Cependant, comme il ne convient pas à tout le monde d'abord, il y a bien des gens qui l'abandonnent, sans en avoir fait usage assez long-temps.

A quelle dose il faut le prendre. Il faut que le malade en vive unique-ment.

Il faut commencer par le prendre à petites doses; on en augmentera la quantité graduellement, jusqu'à ce qu'enfin on en fasse sa seule nourriture. Je ne l'ai jamais vu réussir à moins que le malade n'en ait vécu uniquement.

Lait de vache. Moyens de le rendre léger.

Le *lait de vache*, le plus commun de tous, quoique moins facile à digérer que celui d'*anesse* ou de *jument*, peut être rendu léger en le coupant avec partie égale d'eau d'*orge*, ou en le laissant reposer pendant quelques heures, pour pouvoir en enle-

Préjugés ridicules sur la manière dont on doit prendre le lait de femme.

(8) La vraie manière de prendre le *lait de femme*, est à la mamelle. On voit la plupart des gens, se reculer à cette proposition. D'où peut venir une telle répugnance? N'aimons-nous jamais que ce qui est hors de nous? Des *alimens* pétris & maniés par des mercenaires, pour lesquels souvent on a le plus souverain mépris, sont tous les jours trouvés excellens, délicieux; & l'on répugne à prendre une substance que la Nature prend soin elle-même de préparer, & qu'elle dépose dans des réservoirs qu'elle s'est plu à embellir! Quelles contradictions! mais elle ne fait que faire nombre avec toutes celles dont nous sommes le jouet.

Dans quel temps de la journée il faut teter une nourrice.

Au reste, on observera que l'instant où le *lait de femme* est le meilleur, c'est quatre ou cinq heures après le repas de la nourrice: avant ce temps, il a une forte de crudité, & retient quelque chose de la nature des *alimens*: plus tard, il se dissout & jaunit; il contracte même une odeur urineuse.

ver la *crème*. Si indépendamment de ces précautions, on le trouve encore pesant sur l'*estomac*, on pourra ajouter, sur un demi-setier de ce même *lait*, une cuillerée ordinaire de *rum*, ou d'*eau-de-vie*, & un peu de *sucre*.

On ne doit point être surpris que le *lait* ne paroisse pas convenir, dans les premiers temps, à un *estomac* qui n'est accoutumé qu'à digérer de la viande & à boire des *liqueurs fortes*; ce qui est surtout le cas d'un grand nombre de personnes qui deviennent *pulmoniques*.

Pourquoi le *lait* ne paroît pas toujours convenir dans les commencemens de son usage.

Nous ne sommes donc point d'avis que les malades, habitués aux nourritures *animales* & à ces *liqueurs*, les abandonnent absolument tout à coup: cette privation pourroit être dangereuse.

Précautions dont il faut user en commençant l'usage du *lait*.

Nous leur conseillerons au contraire de manger, une fois par jour, un peu de quelques jeunes animaux; ou mieux, de faire usage de bouillons de poulet, de veau, d'agneau, &c. Elles peuvent encore boire un peu de *vin*, mêlé avec du *négu*, ou trempé de deux ou trois parties d'eau; mais elles en diminueront peu à peu la quantité, jusqu'à ce qu'elles puissent l'abandonner tout à fait.

Cependant on ne doit user de ce régime, que pour se préparer à une *diète* plus simple; & formée principalement de *lait* & de *végétaux*; & plutôt le malade fera en état de la soutenir, & mieux ce fera.

Il faut en faire le principal de sa nourriture le plutôt qu'on pourra.

Le *riz* & le *lait*, ou l'*orge* bouilli avec le *lait* (9), Alimens

(9) En général, dit M. CLERC, le *lait* bouilli longtemps, contracte un goût un peu âcre, une odeur urineuse; & ceux qui prescrivent à leurs malades un *lait* qui a ainsi bouilli, ne sont pas mieux instruits que celui qui fait bouillir & écumer le *miel*. Lettre à M. Pringle, sur les propriétés du *lait*.

Il ne faut point faire bouillir le *lait*, ni écumer le *miel*.

dont on doit faire usage dans la pulmonie, auxquels on ajoute un peu de *sucre*, forment des *alimens* très-convenables. Les *fruits* bien mûrs &

Il faut avoir attention à la nourriture de l'animal qui fournit le lait. Pourquoi?

Une attention qu'il faut encore avoir quand on prend le *lait*, est de s'informer de la nourriture de l'animal qui le fournit. Je sens bien qu'à Paris & dans toute autre grande Ville, cela paroît difficile, au moins pour le peuple. Mais à la campagne, rien de plus aisé; & les personnes riches peuvent même s'en assurer dans les Villes. Cette attention est d'autant plus importante, que le *lait* conserve la couleur, l'odeur, le goût & les propriétés des *alimens* qui le forment. Tout le monde sait que l'usage du *safran* le teint en jaune, & la *garance* en rouge: qu'il prend la couleur du *vin*, de la *bière*, de la *café*, &c. Le *lait* des brebis qui broutent le *thym*, sent le *thym*; l'*ail* lui communique sa saveur; l'*absinthe* le rend amer; l'*herbe à pauvre homme* ou la *gratiolle*, quand elle est sèche, rend le *lait* de *vache* purgatif, &c.

On sent que si on laisse l'animal vivre à sa guise, le *lait* qu'il fournira, pourra avoir des qualités tout à fait contraires à celles qu'exige la Maladie, & qu'alors, bien loin de guérir, il ne fera qu'augmenter le mal, dans la proportion que les substances dont il se nourrira seront plus opposées à celles que l'on désire.

Plantes dont doit se nourrir l'animal qui fournit le lait aux pulmoniques.

Pour ne pas sortir de la *pulmonie*, dont il est ici question, il seroit donc à désirer que l'âne, ou la vache ne se nourrit que de plantes incisives, vulnérables & balsamiques. Ces plantes sont l'*hyssope*, le *marrube blanc*, l'*aunone*, la *tanaisie*, la *véronique*, la *chicorée sauvage*, l'*endive*, ou la *scariole*; l'*ortie blanche*, la *fumeterre*, la *verge dorée*, le *houblon*, la *petite centauree*, les trois espèces d'*absinthies*, le *creffon alenois* & de *fontaine*, la *berle*, ou l'*ache d'eau*; la *menthe*, la *sauge*, les plantes connues sous le nom de *capillaires*, qui sont le *capillaire commun*, le *capillaire de Canada*, le *capillaire de Montpellier*, le *polytric*, le *ruta muraria*, ou la *sauc-vie*; le *célérae*, ou l'*herbe dorée*; la *pulmonaire*, la *pulmonaire de chêne*, le *millepertuis*; le *piéd de lion*, la *verveine*, le *lierre terrestre*, ou la *terre-herbe*, l'*herbe de Jean*, la *rondotte*, le *chardon bénit*, la *bourslette*, ou le *tabouret*, ou la *bourse à berger*, la *grande pervenche*, la *petite pervenche*, le *plantain*, l'*herbe aux cinq côtes*, la *mille-feuille*, ou l'*herbe aux Charpentiers* l'*herbe aux écus*, ou la *nummulaire*; la *quinte-feuille*, l'*herbe à Robert*, &c.

cuits devant le feu, au four, ou bouillis, conviennent également. Ces fruits sont particulièrement les groseilles, les pommes, cuites devant le feu ou dans de l'eau, auxquelles on ajoute du lait lorsque les pommes sont cuites, ou du petit-lait, &c. Les gelées, les conferves, les confitures de fruits mûrs, un peu acides, peuvent être données au malade à discrétion. Telles sont celles de groseilles, de roses, de prunes, de cerises, &c.

Un air pur, un exercice modéré, des alimens composés particulièrement des fruits que nous venons de nommer, ou d'autres semblables avec

Seul régime sur lequel on doit compter dans la

Nous donnons la description de toutes ces plantes, aux articles de la Table générale, Tome V, qui concernent chacune d'elles.

Ces plantes, quelque nombreuses qu'elles soient, sont des plus communes. On les rencontre par-tout, soit les unes, soit les autres, dans les prés, dans les marais, dans les plaines, dans les bois, sur les montagnes, sur le bord des ruisseaux & des rivières, sur les murailles, &c.

En cueillant ces plantes soi-même, ou en conduisant l'animal dans les lieux où elles sont abondantes, outre qu'on empêchera qu'il n'en mange de contraires, c'est qu'elles produiront un lait véritable remède, singulièrement approprié à la Maladie. M. CLERC, *ibid.*, rapporte l'histoire d'une Dame qu'il a guérie de la pulmonie, avec le lait qu'il avoit rendu médicamenteux. Ce fait, & plusieurs autres qu'il cite, doivent, ajoute-t-il, nous engager à multiplier les expériences en ce genre. La manière dont on tue les hommes par-tout, n'est malheureusement que trop connue : celle qui peut les conserver, ne l'est pas encore assez. Les yeux des Médecins & de toutes les personnes intelligentes, doivent se tourner vers elle.

On observera que le lait de vache, étant plus difficile à digérer que ceux dont on vient de parler plus haut, on doit être encore plus attentif à ne le prescrire que dans le commencement de la Maladie, & lorsque les forces des malades sont encore entières ; ou dans la convalescence : quand le danger est évidemment éloigné, c'est-à-dire, quand le malade a recouvré une partie de ses forces.

Ces plantes se trouvent par-tout.

pulmonie
commençante.

le *lait*, forment le seul régime sur lequel on puisse compter dans la *pulmonie* commençante. Si le malade a assez de force & de courage pour y persister, rarement sera-t-il trompé dans son espérance d'être guéri.

Observation.

Dans une ville très-peuplée d'Angleterre, Scheffield, où la *pulmonie* est très-commune, j'ai vu souvent des *pulmoniques* que l'on avoit envoyés à la campagne, en leur prescrivant de monter à cheval, de vivre de *lait* & de *végétaux*, s'en revenir au bout de quelques mois, exempts de toutes douleurs, & même ayant recouvré leur embonpoint.

A la vérité, ce régime n'étoit pas toujours accompagné de succès, surtout quand la Maladie étoit héréditaire, ou fort avancée : cependant c'étoit le seul qui pût en avoir, & quand malheureusement il échouoit, les remèdes ne réussissoient pas davantage, au moins n'en ai-je jamais vu d'exemple.

Régime lorsque les forces & le courage du malade sont abattus.

Si les forces & le courage du malade sont abattus, il faut tâcher de le soutenir avec des bouillons succulens, des *gelées*, &c. ; quelques uns recommandent les poissons à écailles dans cette Maladie, & ce n'est pas sans raison, parce qu'ils sont fort nourrissans & très-restaurans (b).

Les alimens & la boisson doivent être

Au reste, les *alimens* & la boisson doivent toujours être pris en petite quantité à la fois, de peur

Avantages retirés de l'usage des *buitres*.

(b) J'ai vu souvent des *pulmoniques*, mais dont les *symptômes* n'étoient pas graves, retirer un grand avantage de l'usage des *buitres*. Ils les mangeoient, en général, crues, & buvoient l'eau qui se trouve dans les coquilles. (J'ai vu plusieurs exemples des bons effets des *buitres* dans d'autres circonstances, comme dans le vomissement occasionné par la grossesse & les *agacemens d'estomac*, exposés ci-après, Chap. XXII, § IV, Art. IV, note 4, & Art. VIII, note 5, de ce Volume.)

Traitement du premier degré de la Pulmonie. 129

peur qu'une trop grande abondance de *chyle* pris en petite quantité à la fois. Pour-quoi ?
nouveau n'opprime les *poumons* & ne porte
trop d'accélération dans la *circulation du sang*,
ainsi que nous l'avons fait voir, Tom. I, Chap. II,
note 3.

Il faut tenir l'esprit du malade aussi gai & *Avantages*
aussi tranquille qu'il est possible; la *pulmonie* de la gaieté,
étant souvent occasionnée, & toujours aggravée de la musi-
que, &c., dans la *pulmonie*. Aussi la
musique, une société agréable & douce, & tout
ce qui peut inspirer de la gaieté, sont-ils de la
plus grande importance dans cette maladie. De
plus, il faut laisser le malade rarement seul;
les réflexions sur les malheurs de sa situation, ne
pouvant que rendre son état plus dangereux.

ARTICLE IV.

*Traitement que doivent suivre les malades dans
les différens degrés de la Pulmonie.*

QUOIQUE la guérison de cette Maladie dé-
pende en grande partie du régime & de la con-
stance du malade à le suivre, nous allons cepen-
dant parler du petit nombre de remèdes qui
peuvent servir à calmer la violence des princi-
paux symptômes.

Remèdes du premier degré de la Pulmonie.

DANS le premier degré de la *pulmonie*, on peut
quelquefois apaiser la *toux* par la *saignée* (10), &
faciliter l'*expectoration* par les remèdes suivans.

(10) Il est fort douteux que la *saignée* soit utile, même *Avec quelle*
dans le premier degré de la *pulmonie*; surtout si elle est due *précaution*
à l'une ou l'autre des Maladies dénommées, Article I de ce *on doit pres-*
Paragraphe. Si l'on a fait attention à ce que nous avons dit, *crire la sai-*
Tome II. *I* *gnée dans la*
pulmonie.

Pilules inci-
sives pecto-
rales.

Prenez d'oignon de scille frais,
de gomme ammoniacque, } de chaque
de graine de cardamome en } deux gros.
poudre,

Broyez le tout ensemble dans un mortier. Si cette masse est trop consistante pour pouvoir en faire des pilules de moyenne grosseur, ajoutez un peu de sirop commun.

On donne trois ou quatre de ces pilules, deux ou trois fois par jour, selon que l'estomac du malade peut les supporter.

Lait ammo-
niac.

Le lait ammoniac, ou le lait de gomme ammoniacque, comme on l'appelle, est encore un remède convenable dans cette première période de la Maladie; on le prépare & on l'administre comme nous l'avons conseillé dans la pleurésie, pag. 94 de ce Vol.

Mixture cal-
mante.

On peut encore faire usage d'une mixture faite avec parties égales:

de bon miel,

& de sirop de pavot.

On prend quatre onces de chacune de ces substances; on les met ensemble dans un poëlon sur un feu doux; on les fait chauffer jusqu'à ce qu'il

§ I, notes 2 & 3 du Chap. VI de ce Volume, on doit sentir que ce remède, qui ne peut que procurer un soulagement passager, peut devenir des plus funestes, en épuisant les forces, & en fixant plus profondément le mal.

Je ne craindrai pas de dire que la saignée doit être, dans la plupart des cas, rejetée de ce traitement, comme l'Auteur va rejeter tous les remèdes huileux & balsamiques; au moins ne peut-elle être prescrite que par un Médecin très-expérimenté, qui, sachant apprécier la valeur des indications, ne se déterminera que d'après des signes qui, lui montrant le bien qu'il peut faire, lui montreront également le mal qu'il doit éviter.

s'excite un frémissement dans cette masse liquide. On en donne une cuillerée au malade, toutes les fois qu'il est incommodé par la toux.

On a coutume de surcharger dans le premier état de cette Maladie, l'estomac du malade de remèdes huileux & balsamiques; mais ces remèdes, bien loin de détruire la cause de la Maladie, ne font que lui donner plus de force, en échauffant le sang. Tandis qu'ils émoussent l'appétit, ils relâchent les solides, & font, à tous égards, nuisibles au malade.

Tout ce qu'on peut employer pour calmer la violence de la toux, outre l'exercice du cheval & les autres parties convenables du régime, doit se borner à des remèdes d'une qualité un peu acide & détersive, comme l'oxymel, le sirop de limon, &c.

Les acides paroissent avoir des effets très-salutaires dans cette Maladie, en qualité de défaltérans & de rafraîchissans. Les végétaux acides, tels que les pommes, les oranges, les citrons, &c., sont les plus convenables. J'ai vu des malades retirer un grand avantage du suc de citron; ils en suçoient plusieurs par jour. C'est d'après ces observations que nous recommandons d'user de ces acides végétaux, en aussi grande quantité que l'estomac du malade pourra le supporter.

Quant aux boissons, nous recommandons les infusions de plantes amères: telles sont le lierre terrestre, la petite centaurée, les fleurs de camomille, ou le tréfle d'eau. On les prend à volonté: elles fortifient l'estomac, facilitent la digestion, purifient le sang, & remplissent en même temps les indications d'humecter & d'étancher la soif; infiniment mieux que toutes les choses qui sont douces ou pleines de suc.

Boisson lorsqu'on
le malade crache le
sang.

Mais si le malade crache le sang, sa boisson ordinaire doit être une *infusion* ou une *décoction* de racines de plantes *vulnérables*, &c., telle que la suivante.

Prenez de racine de *grande consoude*, une once;
de *réglisse*, 2 de chaque
de *guimauve*, 5 demi-once.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau commune, pendant quelques instans; laissez refroidir.

On peut y ajouter une cuillerée à café d'*esprit de vitriol*: on en boit une tasse trois ou quatre fois par jour.

Il y a beaucoup d'autres plantes, beaucoup d'autres racines *mucilagineuses*, de qualité *consolidante* & *aglutinative*, dont on prépare des *décoc-tions*, ou des *infusions*. Tels sont les *orquis*, les *semences de coing*, le *pas-d'âne*, la *graine de lin*, la *falsépareille*, &c. Il est inutile d'en donner les *recettes*; leur simple *infusion* ou leur *décoction*, est tout ce qui est nécessaire, & le malade peut en prendre à discrétion.

Avantages
de la conser-
ve de rose
prise à gran-
de dose.

La *conserve de rose* convient singulièrement dans cet état de la Maladie, c'est-à-dire, dans le premier degré. On la donne dans l'une ou l'autre des boissons prescrites ci-dessus, ou on la mange à la cuiller. On ne peut en attendre aucun avantage si on ne la prend qu'à petites doses. Je ne l'ai jamais vu réussir à moins qu'on ne la donnât à trois ou quatre onces par jour, & pendant un temps considérable. A cette dose, je l'ai vu produire des effets extraordinaires; & je l'ordonnerois volontiers dans tous les cas où il y auroit *crachement de sang*.

Remèdes du second degré de la Pulmonie.

Quinquina. LORSQUE les *crachats épais*, l'*oppression de poi-*

Traitement du second degré de la Pulmonie. 133

trine, la fièvre hétique, & tous les symptômes qui l'accompagnent, annoncent qu'il y a un abcès formé dans les poumons, j'ordonne le quinquina; ce remède étant le seul par le moyen duquel on puisse alors espérer de s'opposer à la tendance générale des humeurs à la putridité. Je le prescris de la manière suivante.

Prenez du meilleur quinquina, une once. Manière de l'administrer
Réduisez en poudre très-fine; divisez en dix-huit ou vingt prises égales.

Le malade en prendra une prise toutes les trois heures dans un peu de sirop, dont on fera un bol, ou dans un verre de sa boisson ordinaire.

S'il arrivoit que le quinquina vint à purger, on en formeroit un électuaire avec la conserve de rose, de cette manière.

Prenez de conserve de rose, quatre onces;
du meilleur quinquina, en Électuaire de quinquina, qu'il faut donner lorsqu'il purge, pris en peu de.
poudre, une once;
de sirop d'orange, ou de limon, autant
qu'il en faut pour donner au tout la
consistance de miel.

Mêlez.

Le malade prendra cette quantité en quatre ou cinq jours, c'est-à-dire, une once & demie de cet électuaire par jour, en trois ou quatre fois. Quand cette quantité sera consommée, on la répétera, si les circonstances le demandent.

Ceux qui ne pourront prendre le quinquina en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en électuaire, le feront infuser dans de l'eau froide. Il paroît même que l'eau froide est le meilleur menstrue pour extraire les vertus de cette substance, comme nous l'avons déjà dit, pag. 60, note 14 de ce Vol., & comme nous le dirons à la Table générale, Tome V, au mot Quinquina.

Manière de
faire & de
prendre
cette infu-
sion.

On fait *infuser*, pendant vingt-quatre heures, une demi-once de *quinquina en poudre*, dans un demi-setier d'eau froide; on passe à travers un linge fin : le malade prendra cette quantité, en trois ou quatre fois, dans la journée.

Le quinquina est contraire lorsqu'il y a des symptômes d'inflammation.

Tant qu'il y a quelque *symptôme d'inflammation*, nous croyons le *quinquina* contraire. Mais lorsqu'on s'est assuré qu'il existe du *pus* dans la *poitrine*, c'est certainement alors un des meilleurs *remèdes* que l'on puisse employer. Il est vrai que peu de personnes ont assez de résolution pour faire un usage convenable de *quinquina*, dans cette période de la Maladie; autrement nous avons lieu de croire qu'on pourroit en retirer de grands avantages (11).

Même lorsqu'on a la constitution du fût jet est disposée à ces symptômes.

(11) Le *quinquina*, qui certainement est un excellent remède dans cette période de la Maladie, ne convient pas, comme l'observe très-bien M. BUCHAN, lorsqu'il y a des symptômes d'inflammation, ni même lorsque le malade a une constitution disposée à ces symptômes. J'ai vu un malade, à qui le *quinquina* occasionnoit, au bout de quinze jours ou trois semaines de son usage, une chaleur & une irritation dans la *poitrine*, qui furent, deux fois, suivies d'un *craquement de sang*. On interrompoit & on calmoit ces accidens avec une douzaine de bouteilles d'*Eaux Bonnes*, qu'il prenoit de suite, une par jour, tous les matins. Un malade éprouvoit les mêmes accidens, quoiqu'elle fût réduite à huit grains de *sel essentiel de quinquina* par jour, après avoir commencé par seize. Les *Eaux Bonnes* lui procuroient le même soulagement.

Avantages
des Eaux
Bonnes.

Les *Eaux Bonnes* sont par elles-mêmes très-salutaires dans la *pulmonie*. J'ai vu un malade, entr'autres, en éprouver d'excellens effets, après en avoir pris pendant six semaines ou deux mois de suite; & je ne doute point que, s'il eût voulu en user pendant les deux saisons, comme on le lui conseilloit, son rétablissement n'eût été beaucoup plus prompt, car il jouit actuellement d'une très-bonne santé.

Résignation
& Patience
de la part du
malade.

La *pulmonie*, comme les Maladies *nerveuses* & toutes les autres maladies longues ou *chroniques*, exige, de la part du malade, beaucoup de *résignation* & de *patience*; & c'est

Quand on est certain qu'il y a un *abcès* dans les *poumons* (12), & qu'on voit qu'il ne s'évacue

Ce qu'il faut faire lorsqu'on est certain qu'il

ce qu'on ne rencontre que très-rarement. Le plus souvent les *pulmoniques* sont indociles & récalcitrans, au point de forcer le Médecin à les abandonner. Ils n'ont plus alors de ressource, que dans les Charlatans, qui ont toujours des remèdes à offrir, & qui les précipitent au tombeau, par la voie de l'espérance.

D'un autre côté, les malades difficiles, & qui, malgré la confiance qu'ils témoignent au Médecin, ne peuvent vaincre la répugnance qu'ils ont pour les *drogues*, demandent, de la part de celui qui les conduit, beaucoup de complaisance & de ménagement. C'est à lui à chercher, dans le régime, de quoi suppléer aux remèdes, ou au moins de quoi tenir lieu de ceux qui sont désagréables, & d'une plus grande quantité des autres.

Complaisance de la part du Médecin.

Or, on trouvera tous ces avantages dans un large *vésicatoire*, posé entre les épaules, qu'on fera tirer fortement, jusqu'à ce que le *pus* paroisse épuisé. À ce *vésicatoire* on fera succéder un *cautére* au bras, qu'on entretiendra pendant tout le temps de la Maladie, & une couple d'années encore après qu'elle sera entièrement terminée.

Vésicatoire & cautère.

Quoique M. BUCHAN ne fasse mention, dans cet article, ni du *vésicatoire*, ni du *cautére*, nous pouvons cependant assurer qu'il n'est guère de moyens aussi puissans contre cette Maladie, & que si on leur associe le *quinquina*, comme *antiputride* & *fortifiant*, on hâte singulièrement la guérison du malade.

Avantages de ces deux remèdes.

(12) Il ne fera pas permis d'en douter, si, dans les quatorze jours, que dure ordinairement la *fluxion de poitrine*, l'on n'a pas obtenu de la Nature les *évacuations* nécessaires; c'est-à-dire, si le malade n'a pas craché, ou n'a point eu de *déjections* copieuses, ou n'a point rendu d'urines chargées: si, après ces quatorze jours, le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé; si, au contraire, la *fièvre* continue d'être assez forte; si la respiration continue d'être gênée; si le malade a de petits *frissons* de temps en temps & des *redoublemens* vers le soir; si les joues deviennent rouges & les lèvres sèches; s'il y a de l'altération.

Ce qui indique l'existence de cet abcès;

L'augmentation de la violence de tous ces symptômes annonce que la *vomique*, nom que porte l'*abcès* dans les *poumons*, est toute formée.

Qu'on appelle le vomique,

Y a un abcès
dans la poi-
trine.

point par les *crachats*, on ne se guérit point par la *résolution*, il faut tenter de le faire percer intérieurement. Pour cet effet, on fera respirer fréquemment au malade la vapeur d'eau chaude, ou de *vinaigre* : on le fera touffer, rire, crier, &c. (13)

Accident qui Si l'*abcès* crève dans les *poumons*, le *pus* peut

Symptômes
de la vomique.

La *toux* devient plus continue; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture. Il ne peut se coucher que sur le côté malade; souvent il ne peut point se coucher du tout; il est obligé de rester assis le jour & la nuit. Il ne peut dormir; il est inquiet; il a des momens d'angoisses horribles, accompagnées & suivies de *sueurs* sur la poitrine, & surtout au visage.

Il sue pendant la nuit; il a souvent un goût affreux dans la bouche, surtout celui d'œufs pourris. Il maigrit considérablement; il a la langue & la bouche sèches; rien ne peut le désaltérer. Sa voix est foible & rauque; ses yeux sont enfoncés. On aperçoit quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une légère enflure, & un changement de couleur presque insensible. On peut, chez quelques sujets, sentir du gonflement en pressant le creux de l'*estomac*, surtout lorsque le malade touffe.

(13) On lui fera prendre une grande quantité de liquide *émollient*, tel que de la tisane d'*orge* & de *miel*; de l'eau de *veau*; du *lait* coupé avec de l'eau. Cette masse de liquide, en tenant l'*estomac* toujours plein, oppose aux *poumons* une résistance, qui force la matière de la *vomique* à se porter du côté de la gorge.

On lui fera flairer du *vinaigre* chaud; on lui injectera dans la gorge du *vinaigre* & de l'eau, pour exciter la *toux*. On peut même faire prendre au malade, toutes les deux heures, une cuillerée de la *potion* suivante.

Prenez d'*oxymel scillitique*, une once;
d'une forte *infusion de fleurs de sureau*, cinq onces.
Mêlez.

Si ces moyens ne réussissent pas, & que le malade soit en état, il faudra le faire monter dans une voiture qui le secoue un peu; & pour cet effet, on fera rouler cette voiture sur un chemin raboteux, mais toujours après que le malade aura rempli son *estomac* de boisson.

être rejeté par la bouche. Il est vrai que quelque-fois la rupture de la *vomique* cause une mort subite, en suffoquant le malade; & c'est ce qui arrive, lorsque la quantité de *pus* est considérable, & que les forces sont déjà épuisées.

Dans tous les cas, il faut se précautionner d'eau spiritueuse, ou de sels volatils, pour en faire respirer au malade, parce que cette rupture ne manque jamais de le faire au moins tomber en syncope.

Si la matière que le malade rejette est épaisse, si la *toux* diminue; si la *respiration* devient plus facile, on peut concevoir quelque espérance de guérison.

Les *alimens* alors doivent être légers, mais restaurans. Ceux qui conviennent le mieux, dans ce cas, sont le bouillon léger de poulet, la *dé-codion de gruau* ou de *sagou*, la *crème de riz*. On lui donnera pour boisson du *lait de beurre*, ou du *petit-lait*, *édulcoré* avec du *miel*. Ce temps de la Maladie est encore celui dans lequel il faut user de *quinquina*, sous la forme & de la manière prescrites plus haut, pages 133 & 134 de ce Vol. (14).

(14) Nous croyons devoir ajouter, que le régime que M. BUCHAN prescrit ici, étant, comme il le dit au commencement de cet article, pag. 129, la base du traitement, doit être non seulement suivi rigoureusement dans tous les temps de la Maladie, mais encore continué beaucoup au delà du temps où le malade se croit établi. Les rechutes dans la *pulmonie*, ne sont aussi fréquentes, que par les erreurs que l'on commet dans le régime.

Un malade ne souffre plus de la *poitrine*: il respire facilement: il dort paisiblement les nuits: il a recouvré une partie de ses forces: il se sent de l'appétit, &c.: aussi-tôt il se croit jouissant d'une santé aussi parfaite, qu'avant qu'il tombât malade, & le voilà qui se livre à ses anciens

accompagne
quelquefois
la rupture de
la vomique.

Précautions
qu'il faut
avoir dans ce
cas.

Signes qui
donnent
quelque es-
pérance de
guérison.

Régime &
remèdes
qu'il faut
prescrire
lorsque le
malade
avance vers
la guérison.

Combien de
temps doit
durer le ré-
gime.

Erreurs que
l'on commet
à cet égard.

Ce qu'il faut
faire lorsque
la vomique

Si la vomique, ou l'abcès, se rompt dans la cavité de la poitrine, entre la plèvre & les poumons,

plaisirs, & souvent à des excès. Il retombe, & l'on crie après le Médecin, qui a annoncé trop promptement une guérison, que l'on dit n'avoir été qu'imaginaire, tandis qu'il ne tenoit qu'au malade de la rendre réelle & stable, en persévérant dans son régime fix mois, une & même deux années de plus.

Observation. Un homme de trente-six ans, fort & robuste, est attaqué d'une *fluxion de poitrine*, que l'on traite par les *saignées* répétées & par l'*émétique* en lavage, qui cependant ne le tue pas; mais la *convalescence* est des plus languissantes, &, au bout de quelques mois, se déclare une *pulmonie* commençante. Il demande promptement du secours, & observe scrupuleusement le régime qu'on lui prescrit. C'étoit à l'entrée de l'automne; &, quoique cette saison & celle de l'hiver soient toujours défavorables dans ces cas, il étoit, au printemps suivant, assez bien pour se croire guéri. Il se livre donc à ses anciennes habitudes, surtout aux plaisirs de la table. Mais au retour de l'automne suivante, il éprouve un *crachement de sang*, qui est suivi des mêmes *symptômes* que l'année précédente. Il se remet de nouveau au régime & aux remèdes convenables, qui le rétablissent dans le même espace de temps; de sorte qu'au second printemps, il se seroit encore cru guéri parfaitement, s'il n'avoit été victime de cette confiance au premier. Il n'abandonne donc point son régime; mais il ne le suit pas assez strictement, pour que l'automne d'ensuite il n'éprouve encore un ressentiment assez grave, qui enfin lui persuade qu'il ne doit plus vivre désormais que de régime; & ce n'est qu'après une abstinence complète de tout ce qui est capable d'échauffer, qu'il a recouvré une santé constante, mais qu'il ménage, en s'interdisant toute espèce d'excès.

On voit qu'il est impossible de fixer le temps que doit durer le régime. Le plus sûr, pour une personne qui a été menacée de cette funeste Maladie, est de ne le quitter qu'au bout de plusieurs années; & elle ne doit jamais le quitter brusquement. Si l'Auteur prescrit, page 125 de ce Vol., des précautions pour le commencer, on doit sans doute en apporter bien davantage pour l'abandonner; & ces pré-

la seule manière de faire évacuer la matière, est, se rompt dans l'intérieur de la poitrine. comme nous l'avons déjà dit, de faire une incision entre les côtes. Mais comme cette opération, appelée *empyème*, doit toujours être faite par un Chirurgien, il est inutile de la décrire ici. Nous nous contenterons seulement d'observer qu'elle n'est pas aussi redoutable qu'on se l' imagine ordinairement, & qu'elle est, dans cette circonstance, la seule ressource que le malade ait pour en revenir.

§ II.

De la Pulmonie symptomatique.

CETTE Maladie ne peut être guérie, que l'on n'ait guéri auparavant la Maladie qui l'a occasionnée. Ainsi, quand cette espèce de *pulmonie* procède d'un vice *scrophuleux*, ou des *écrouelles*, du *scorbut*, de l'*asthme*, d'une *Maladie vénérienne*, &c., il faut s'occuper d'abord de la Maladie qui l'a causée, & en conséquence, ordonner le régime & les remèdes qui lui sont propres.

Lorsque cette Maladie est due à des évacuations excessives, de quelque nature qu'elles soient, il faut non seulement les arrêter, mais encore rétablir les forces du malade, par un exercice convenable, par une diète nourissante, par des cordiaux, &c.

Des mères délicates & très-jeunes sont souvent attaquées de cette Maladie, en donnant à teter trop long-temps. Il faut donc, aussi-tôt qu'elles s'aperçoivent que les forces & l'appétit commencent à diminuer, qu'elles sèvent leurs

cautions sont d'autant plus nécessaires, que le régime a été continué plus long-temps, & qu'il a été plus sévère.

Il faut, dans cette espèce de pulmonie, commencer par guérir la Maladie qui l'a occasionnée.

Ce qu'il faut faire, lorsqu'elle est due à des évacuations excessives.

Conseils aux mères qui tombent dans cette Maladie pour allaiter trop long-temps.